DE LA MÉDECINE

N° 35.

ET

DES MÉDECINS,

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 15 *février* 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR N.-P. ANQUETIN, de Paris,

Département de la Seine ;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences de l'Académie de Paris; ex-Élève de la première classe de l'École pratique; Membre de la Société linnéenne médicale.

Il n'y a pas d'état qui exige plus d'études que le leur, par tous les pays ce sont les hommes les plus véritablement utiles et savans.

J.-J. ROUSSEAU, Lettre à BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Président.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Suppléant.* / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs.
Andral, *Examinateur.*	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudelocque, *Suppléant.*	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules), *Examinateur.*	Pavet de Courteille.
Dance, *Examinateur.*	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

A MA MÈRE,

ET

A MA SŒUR,

MES MEILLEURS AMIS.

A MONSIEUR SALATS JEUNE.

Comme un témoignage public de reconnaissance pour les preuves d'amitié qu'il a données dans tous les temps *à mes parens et à moi.*

N.-P. ANQUETIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/delamedecineetde0002vari

AVANT-PROPOS.

Toutes les professions utiles à la société doivent être honorables pour ceux qui les exercent ; mais s'il en est une qui, par l'étendue des connaissances qu'elle exige et par le but qu'elle se propose, soit au-dessus de toutes les autres, c'est sans contredit la médecine.

Je me suis livré par goût à l'étude de cette science, et le moment est venu où je vais être appelé à en appliquer les règles au soulagement de mes semblables ; qu'il me soit permis de publier quelques-unes de mes idées sur l'utilité de la médecine, et sur le rang élevé qu'elle doit occuper parmi les autres sciences. Mes paroles ne retentiront pas hors de l'enceinte de l'École, et mon apologie sera peu utile à la gloire de notre art ; mais mon seul but est de prouver que je sens toute la dignité d'un art que tant de professeurs de cette École ont illustré.

DE LA MÉDECINE

ET

DES MÉDECINS.

Toutes les sciences ont rendu de grands services à la société, c'est à leurs travaux et à leurs découvertes que les peuples de l'Europe doivent ce haut degré de civilisation auquel ils sont parvenus. Cependant chacune d'elles en particulier n'intéresse qu'un petit nombre d'individus; les uns, dans l'exercice de leur art, n'empruntent que les secours de la chimie; les autres, ceux de la mécanique, etc. Mais quel est l'homme qui n'a pas éprouvé les bienfaits de la médecine? elle lui ouvre les portes de la vie, et le console encore au bord du tombeau : tout être qui souffre implore son secours, aussi son empire s'étend sur toute la terre; et tous les hommes, depuis le monarque jusqu'au dernier de ses sujets, sont intéressés à ses progrès.

S'il est vrai que l'homme ait toujours souffert, la médecine est aussi ancienne que le monde; car, qui aurait pu voir souffrir un père, un frère, un ami, sans chercher à le soulager; chacun alors était son propre médecin et celui de sa famille; l'art de guérir était bien peu avancé, il existait cependant; car, ainsi que l'a dit depuis long-temps *Hippocrate*, « Les malades guérissaient en faisant certaines choses ou en s'abstenant de certaines autres, en mangeant beaucoup ou en ne

mangeant pas, en buvant ou en s'abstenant de boire, par le travail ou par le repos, etc. ; ils avaient donc remarqué que certaines circonstances étaient plus favorables que d'autres à la guérison des maladies, et ils agissaient en conséquence de cette remarque; ils pratiquaient donc la médecine. » Le raisonnement prouve que telle a dû être l'origine de l'art de guérir, et l'histoire de tous les temps vient confirmer cette opinion. Lisez l'histoire des Hébreux, un des peuples les plus barbares et les moins civilisés; vous voyez Moïse tracer des règles d'hygiène appropriées au climat et à la manière de vivre de son peuple. Parcourez les récits d'*Homère*, vous voyez les guerriers panser eux-mêmes les blessures de leurs compagnons d'arme. Mais, plus récemment et aujourd'hui même, on a pu s'assurer que les nations les plus sauvages suivent certaines règles dans le traitement des maladies et des blessures; qu'ils connoissent les propriétés des végétaux, qu'ils pratiquent même quelques opérations de chirurgie; enfin, qu'il existe chez ces peuples un art de guérir : les secours qu'ils en obtiennent sont, il est vrai, bien bornés ; c'est que les autres sciences, filles et mères de la civilisation, ne les éclairent pas encore dans l'étude et le traitement des maladies.

Toutes les sciences, en effet, sont tributaires de la médecine, et celle-ci met à profit toutes leurs découvertes, puisque la médecine n'est, en dernier résultat, que l'art d'appliquer toutes les connaissances humaines au soulagement des malades. Aussi voyons-nous chez tous les peuples la médecine exercée par ceux qui avaient conservé le dépôt des sciences; et de nos jours encore, à la Chine, tout lettré, c'est-à-dire tout homme qui possède les connaissances acquises chez ce peuple, est libre de les employer au traitement des maladies. Chez les peuples de l'antiquité, chez les nations encore peu civilisées, les prêtres sont les seuls qui possèdent quelques élémens des sciences; ce sont eux aussi qui exercent la médecine, et les pratiques superstitieuses qu'ils ajoutent aux connaissances positives, fruit de l'expérience de leurs ancêtres, ne sont pas aussi inutiles qu'on pourrait le croire, tant qu'elles agissent sur des esprits disposés à s'y soumet-

tre, car c'est alors un puissant moyen de modifier le moral, et par suite le physique des malades.

Tant que la masse des connaissances humaines fut peu considérable, les mêmes hommes purent en embrasser l'ensemble ; ainsi les anciens philosophes de la Grèce étaient à la fois physiciens, naturalistes, rétheurs et médecins ; mais à mesure que le domaine des sciences s'aggrandit il fallut en faire le partage; la médecine, cependant, conserva la portion la plus considérable de ce noble héritage, et se réserva le droit de s'approprier les nouvelles découvertes en tout genre.

Les ressources de l'art de guérir s'étendirent donc à mesure que les autres sciences firent des progrès. Ces progrès furent peu rapides: les Grecs, égarés par leur brillante imagination, créèrent d'ingénieux systèmes quand il ne fallait qu'observer ; les Romains, leurs élèves, ne suivirent pas une route plus sûre. Cependant l'expérience d'un grand nombre de siècles, et le génie de quelques hommes avaient rassemblé beaucoup de matériaux précieux, et l'édifice de la science aurait pu s'achever; mais l'invasion des barbares vint le renverser de fond en comble. Les Arabes en rassemblèrent les débris; on doit leur savoir gré, sans doute, d'avoir conservé ces précieux restes de l'ancienne civilisation, quoique l'on puisse dire, avec raison, qu'ils ont été plus nuisibles qu'utiles aux progrès des sciences. En effet, les écrits des anciens furent alors regardés comme des oracles infaillibles, on n'osa faire un pas sans les consulter; la nature ne fut étudiée que dans les livres, comme si elle avait cessé d'étaler ses merveilles aux yeux des hommes; bien plus, quand les faits observés vinrent contredire ces oracles, on aima mieux supposer de prétendus écarts de la nature, que de croire à une erreur d'*Aristote* ou de *Galien.*

Mais enfin, après des siècles, quelques hommes de génie osèrent voir de leurs propres yeux. *Bacon*, et après lui *Descartes*, prouvèrent que l'observation était le seul moyen d'acquérir des connaissances positives; une nouvelle route fut ouverte; dès lors les sciences

firent de rapides progrès, et arrivèrent au point de perfection où nous les voyons aujourd'hui.

La médecine éprouva les mêmes vicissitudes. Tout ce que put faire le génie d'*Hippocrate*, privé du secours de l'anatomie, de la physiologie et des sciences physiques, fut d'observer avec exactitude les symptômes des maladies, dont il ignorait presque toujours la nature et le siége, et d'employer avec discernement les secours de l'hygiène. Les découvertes anatomiques de l'école d'Alexandrie n'exercèrent pas sur les progrès de la médecine l'heureuse influence qu'on aurait dû en attendre; cependant les écrits de *Celse* prouvent que la chirurgie les avait mises à profit. *Galien* et ses disciples n'imitèrent pas la sage réserve d'*Hippocrate*, et firent avec confiance l'application de leurs fausses théories. La médecine, comme les autre sciences, fut entraînée dans la chute de l'empire romain. Pendant les siècles d'ignorance qui suivirent, les médecins ne firent que commenter, le plus subtilement possible, les écrits d'*Aristote* et de *Galien*. Quand on eut enfin secoué le joug de la routine, l'anatomie vint d'abord éclairer le siége des maladies; les sciences physiques, perfectionnées, mirent sur la voie des découvertes physiologiques, et la chimie fournit de nombreux secours à l'hygiène et à la thérapeutique. Aujourd'hui la médecine n'est pas restée en arrière des autres sciences, elle les a suivies dans la route de l'observation, et désormais, placée sur une base solide, elle peut s'élever à une grande hauteur.

On voit donc que la médecine a existé dans tous les temps et chez tous les peuples; que, comme les autres sciences, elle a suivi les différentes phases de la civilisation, qu'elle a participé à toutes leurs découvertes, et qu'enfin elle est devenue aujourd'hui une des principales branches des connaissances humaines. Que veulent donc dire ceux qui prétendent que la médecine n'est pas une science, et qu'il n'existe pas d'art de guérir?

Les sciences ont pour objet l'observation des phénomènes naturels; chacune d'elles est composée des faits observés dans le domaine qui lui appartient, et de la théorie qui doit être l'expression générale des

faits. A la médecine est échue en partage l'observation de l'homme sain, celle de l'homme malade, celle enfin de l'action de tous les corps de la nature sur l'homme sain et sur l'homme malade : a-t-elle rempli cette tâche avec moins de succès que les autres sciences? Non, sans doute. Le botaniste connaît-il la structure des végétaux mieux que le médecin ne connaît celle de l'homme? Non, sans doute. Quant à la pathologie des végétaux et à l'action des corps sur cette classe d'êtres organisés, les naturalistes s'en sont à peine occupés; tout l'avantage est ici du côté de la médecine. La physique et la chimie ont acquis de grandes connaissances sur la nature et l'action réciproque des corps inorganiques; mais si l'on examine combien l'étude de ces corps est plus facile que celle des êtres animés, on conviendra que les travaux de la médecine sont aussi importans que ceux des sciences physiques.

Certainement, la science médicale est loin d'être parfaite; malgré les belles découvertes de l'anatomie et de la physiologie, combien de points encore inconnus dans la structure de l'homme et le mécanisme de ses fonctions! L'anatomie et la physiologie pathologique n'ont commencé leurs travaux que d'hier, malgré leurs rapides progrès, ils sont loin d'en atteindre le terme; et c'est surtout l'étude de l'action des corps extérieurs sur celui de l'homme sain et malade qui laisse le plus à désirer. Mais les autres sciences sont aussi plus ou moins imcomplètes; aucune même ne peut prétendre à la perfection, c'est-à-dire à parvenir au point de connaître parfaitement et sous toutes les faces les faits dépendant de son domaine.

On est donc forcé de reconnaître que la médecine est une science, et une science aussi exacte et plus étendue que toutes les autres; peu de gens osent le nier aujourd'hui. Mais la médecine, dit-on, riche de faits scientifiques, est peu utile dans le traitement des maladies, et s'il existe une science médicale, l'art de guérir n'existe pas. Un art est l'application des connaissances scientifiques aux besoins ou aux plaisirs de la société; une foule d'arts doivent leur existence ou leur perfectionnement aux découvertes de la géométrie, de la physique et de la

chimie : les progrès de nos manufactures en tous genres attestent les services rendus par ces sciences. L'agriculture ne leur est pas moins redevable, et sans la physique et l'astronomie, les vaisseaux ne sillonneraient pas les mers. Ces bienfaits, dûs aux sciences, sont immenses, sans doute, et bien dignes de la reconnaissance des hommes; mais sont-ils comparables à ceux de la médecine? Ce n'est plus seulement aux besoins et aux plaisirs de l'homme qu'elle applique ses connaissances, c'est à leur santé et à leur vie; et si la santé est le premier des biens, dit *Cabanis*, la médecine est le premier des arts. Tout le monde reconnaît que les arts industriels doivent leurs progrès aux découvertes des sciences; pourquoi donc veut-on nier que les travaux des sciences médicales soient applicables au traitement des maladies, et refuse-t-on d'admettre que de cette application résulte un véritable art de guérir?

Si la médecine ne consistait que dans l'administration empirique des médicamens, ce ne serait certainement pas un art, et elle n'aurait rien de commun avec les sciences. « La médecine, dit *Pinel*, non celle qu'exercent les empiriques, les charlatans, les apothicaires, les sages-femmes, les herboristes, etc., mais la science médicale fondée sur l'observation et l'expérience, éclairée des lumières de l'anatomie, de la physiologie, de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle, est, sans contredit, une très-belle science, dont les progrès chaque jour de plus en plus manifestes démontrent la perfectibilité; mais si on la sépare des sciences qui lui servent d'appui, si on la réduit à une thérapeutique purement empirique, ce n'est plus qu'un art incertain et conjectural, en un mot, cette médecine populaire contre laquelle se sont déchaînés avec raison quelques philosophes satiriques. » L'art de guérir, véritablement digne de ce nom, consiste dans l'application des connaissances médicales à la conservation de la santé et au traitement des maladie : l'hygiène apprend à connaître l'action de tous les corps sur celui de l'homme, et les règles qu'elle fournit constituent l'art de conserver la santé ; c'est cet art qui assainit nos villes, nos hôpitaux et nos prisons; qui ordonne le dessèchement des eaux stagnantes, et la conservation des forêts; qui

a relégué loin des vivans les restes dangereux des morts, et qui a chassé la peste de l'Europe. L'art de reconnaître les maladies externes et internes est dû tout entier aux connaissances anatomiques et physiologiques; instruit par l'anatomie de l'état normal des organes, le médecin reconnaît les changemens qui surviennent dans la structure de ces mêmes organes, et qui constituent l'état morbide. La physiologie lui a fait connaître quelle était chez l'homme sain la manière d'agir des organes vivans, et les phénomènes qui résultent de leur action, elle l'a mis ainsi à même d'apprécier les désordres qui surviennent dans l'organisme et qui constituent les symptômes des maladies.

Préserver l'homme de tous les agens qui peuvent altérer sa santé, reconnaître et distinguer les maladies, sont déjà des résultats assez importans pour qu'on ne regarde pas comme inutiles les sciences qui les ont amenés; mais l'art de guérir proprement dit n'est pas moins redevable aux sciences médicales. C'est l'anatomie qui guide la main du chirurgien et qui lui trace toutes les règles de son art; c'est encore l'hygiène qui apprend au médecin à faire concourir tout ce qui entoure le malade au rétablissement de sa santé; enfin, la thérapeutique lui fournit les moyens d'agir directement sur les organes en lui faisant connaître l'action des médicamens.

Il existe donc un art de guérir, ou plutôt un art de reconnaître et de traiter les maladies, puisqu'un grand nombre de maladies ne peuvent pas être guéries; c'est cette fausse idée que l'on se fait de la médecine qui donne lieu aux accusations renouvelées chaque jour contre son peu de certitude: les gens du monde s'imaginent qu'il existe un remède pour chaque maladie, et, si le malade succombe, ils accusent le médecin de n'avoir pas connu le remède propre à son mal, ou de ne pas l'avoir administré à propos. Mais il n'en est pas ainsi: le médecin guidé par les principes de son art reconnaît les lésions des organes et le trouble de leurs fonctions; il connaît et il emploie les moyens les plus propres à faire cesser le désordre; mais ces moyens, quoique les plus convenables, restent quelquefois sans effet; d'au-

tres fois un organe essentiel à la vie est profondément altéré ; des cavernes existent dans le poumon ; le cœur, anévrysmatique, ne peut plus remplir ses fonctions : le médecin créera-t-il de nouveaux organes? Il sait que tous ses efforts ne peuvent que retarder les progrès du mal, les rendre moins pénibles et moins douloureux ; mais sa marche n'est pas moins sûre que dans le cas où la guérison est le résultat de ses soins.

Il ne faut pas confondre l'incertitude avec l'impuissance de l'art. Pour que la médecine fût parvenue à son plus haut point de perfection, il faudrait que le médecin pût reconnaître tous les changemens anatomiques et physiologiques survenus chez le malade soumis à son examen, et qu'il connût parfaitement la manière d'agir de tous les corps de la nature sur celui de l'homme : il est loin d'en être ainsi ; mais la médecine acquiert d'autant plus de puissance qu'elle se rapproche davantage de ce but. Pour les maladies externes, il a été moins difficile d'acquérir ces connaissances ; aussi la partie de la médecine qui s'occupe de ces maladies obtient de nombreux succès. Mais il n'en est pas de même pour les maladies qui ont leur siége à l'intérieur : non-seulement pendant un grand nombre de siècles on n'a pas reconnu les lésions qui constituent ces maladies, mais on n'a pas même cherché à les connaître ; c'est tout à fait dans ces derniers temps que les travaux de l'anatomie pathologique ont découvert les causes prochaines des maladies ; mais il en est encore un grand nombre dont la nature et le siége sont inconnus ; on connaît surtout encore bien peu de moyens certains de remédier au trouble de l'économie, et de ramener les organes à leur état normal. On peut donc conclure que le médecin est guidé dans la recherche et le traitement des maladies par des principes déterminés ; qu'il est toujours sûr d'agir dans l'intérêt du malade et de le soulager, mais que ses ressources sont bornées, et que, dans des cas malheureusement encore trop nombreux, ses efforts sont impuissans pour arrêter les progrès du mal.

Parmi les circonstances qui ont donné le plus de prise aux détrac-

teurs de la médecine, il en est une surtout qui l'a souvent fait accuser d'incertitude : c'est le peu d'accord des médecins sur le traitement des maladies. Il faut avouer que ce reproche n'est pas sans quelque fondement ; et malgré les efforts de *Cabanis* pour prouver que les méthodes de traitement n'ont pas changé au milieu des variations de la théorie, on est forcé de reconnaître que les médecins ont employé dans des cas semblables des traitemens différens. Mais c'est que la médecine a subi le sort des autres sciences. La chimie n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était du temps de *Paracelse ;* se plaint-on des changemens que les arts qui en dépendent ont éprouvés depuis ce temps ? L'agriculture a secoué le joug que la routine lui imposait, se plaint-on de ce qu'elle a changé de procédés pour multiplier les produits de la terre ? Tous les arts se sont perfectionnés, l'art de guérir n'est pas moins susceptible de perfection. Le traitement a changé avec les idées des anciens sur la nature des maladies ; il ne faut pas croire cependant que la médecine pratique ait éprouvé des changemens aussi considérables que la théorie de la science ; l'expérience au lit des malades redresse les erreurs de l'esprit, et le praticien ne s'obstine pas à suivre un traitement qui serait nuisible au malade. Ainsi, pour citer quelques exemples, dans les fièvres aiguës, qui étaient causées, selon les anciens, par une matière étrangère qui irritait la fibre ou le sang, leur théorie indiquait l'usage des purgatifs pour chasser ces humeurs corrompues ; mais l'expérience avait depuis long-temps fait dire à *Hippocrute*, qu'il faut purger rarement dans les maladies aiguës, même dans les commencemens, et ne le faire qu'après un jugement bien établi auparavant. Dans la dysenterie, qu'ils définissaient un mouvement convulsif des intestins causé par une humeur caustique et rongeante logée dans leurs tuniques et qui produit de fréquentes envies d'aller à la selle, les purgatifs étaient encore indiqués ; cependant *Sydenham* annonce qu'il a obtenu de nombreux succès en donnant au malade pour toute boisson du petit-lait froid, et un lavement de petit-lait tiède. Quoiqu'on ait abandonné les idées des anciens sur la nature du rhumatisme, on

emploie encore avec succès les purgatifs dans cette affection. Enfin le traitement de l'apoplexie, de la pneumonie, de la pleurésie, et de plusieurs autres maladies, est resté le même, à peu de chose près.

Il faut répondre à une autre objection chaque jour renouvelée : ce ne sont pas seulement, dit-on, les médecins anciens et les modernes qui ne s'accordent pas entr'eux, mais les médecins contemporains et instruits à la même École. La médecine aujourd'hui n'est plus l'art d'imposer un nom à un groupe déterminé de symptômes, et d'y opposer un remède; elle consiste : 1°. à reconnaître et apprécier les changemens morbides survenus dans toutes les parties du corps humain, soit au moyen de la vue, soit au moyen du trouble physiologique qui résulte de ces changemens; 2°. à remédier à ces désordres par tous les moyens que fournissent l'expérience et le raisonnement. Cette nouvelle direction donnée à la médecine laisse au médecin une latitude bien plus grande pour le traitement des maladies; comme le chirurgien, pour remplir la même indication, a recours à divers procédés opératoires, ainsi le médecin, quand il a reconnu le siége et la nature de la maladie, peut choisir parmi les nombreux moyens que l'expérience vient lui offrir, ceux qu'il juge les plus convenables. C'est cette diversité de moyens, tendant tous au même but, qui fait accuser les médecins de n'être pas d'accord entr'eux; et quelquefois eux-mêmes partagent cette erreur, quand ils s'accusent l'un l'autre de ne pas suivre le traitement convenable. Mais que d'agens sont capables de modifier les organes vivans! Connaissons-nous assez bien la manière d'agir de toutes ces substances pour affirmer que l'une ne peut pas remplacer l'autre, et agir d'une manière analogue? Ne soyons donc pas si prompts à condamner ceux qui emploient d'autres moyens que nous dans le traitement des maladies; toutes les substances capables d'agir sur les organes vivans peuvent, entre des mains habiles, servir à ramener ces organes à l'état sain; et le praticien ne peut être mieux guidé dans le choix des médicamens que par sa propre expérience. Mais ce choix, disons-nous, exige des mains habiles, et si les médecins vraiment dignes de ce nom parviennent au même but

par des moyens différens, il faut avouer aussi qu'il est certains hommes de l'art qui s'écartent par ignorance de la route commune, et qui, faute d'un jugement droit ou d'une instruction convenable, ne savent pas reconnaître la nature du mal ni choisir le traitement approprié : c'est dans ce cas seulement que les malades peuvent se plaindre, avec raison, du peu d'accord des médecins. Mais, comme on l'a dit souvent, il ne faut pas s'en prendre à l'art des fautes de l'artiste. Ce sont les vrais médecins que nous prétendons défendre, et c'est surtout dans notre art que le demi-savoir ne suffit pas. Que les malades choisissent des médecins dignes de ce titre, et ils verront qu'il est bien rare qu'ils ne soient pas d'accord sur l'indication à remplir, quoiqu'ils emploient quelquefois des moyens différens : malheureusement pour eux et pour nous ce choix est toujours bien difficile.

Rousseau a dit qu'il faudrait que la médecine vint sans médecins; s'il entendait par là que les médecins en général n'ont pas rendu à l'humanité tous les services que leur art aurait pu rendre, il a eu raison; mais c'est un malheur inséparable de toutes les sciences humaines. Les lois que fournit la médecine ne sont pas d'une précision telle qu'elles puissent être également interprêtées par tous ceux qui les connaissent; leur application exige une intelligence et un jugement que tous les hommes ne possèdent pas au même degré; on ne doit donc pas être surpris si parmi les hommes qui exercent la médcine il s'en trouve qui commettent des erreurs dans l'application des règles de l'art; mais le nombre n'en est pas assez grand pour que l'on puisse dire que les médecins ont été plus nuisibles qu'utiles à l'humanité. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux encore pour les malades se confier aux soins d'hommes qui peuvent se tromper dans l'application des règles, qu'à d'autres qui ne les connaissent pas du tout? Et s'il est vrai qu'il soit plus convenable de confier le soin de sa vie à ceux qui ont employé un grand nombre d'années à étudier les moyens de conserver la santé, dont tous les travaux ont été dirigés vers cet objet, qu'à des gens qui n'ont aucunes connaissances, et qui agissent au hasard, l'utilité de la médecine ne peut plus être révoquée en doute; car,

faute de médecins, les malades se jetteront dans les bras des empiriques et des charlatans.

Mais, disent quelques incrédules, on peut se passer également des uns et des autres, la médecine est impuissante contre les maladies, et c'est la nature seule qui les guérit. Non, ce n'est pas la nature qui guérit les maladies, du moins comme on l'entend généralement. Sans doute les efforts de la nature, ou pour parler plus physiologiquement, l'action vitale est nécessaire pour la guérison des maladies; mais ce n'est pas elle qui les guérit ; au contraire, une fois qu'un désordre est survenu dans quelque partie de la machine humaine, cette force, qui agit en aveugle, tend à détruire la vie au lieu de la conserver, si le médecin ne parvient pas à la diriger convenablement.

Stahl cite comme une preuve de l'autocratie de la nature le cas où une épine fixée dans une partie en est chassée par une certaine quantité de liquide formé et accumulé en ce point; mais qu'un point de la plèvre soit irrité comme par une épine, il se formera aussi un liquide dont la présence, loin d'être utile, pourra causer la mort. La formation du pus n'est donc pas le résultat de la détermination d'un principe intelligent et conservateur, mais bien un résultat nécessaire de l'organisation. Le travail de la nutrition et celui des sécrétions s'opère sous l'influence de l'excitant naturel ; si cet excitant est augmenté ou modifié, la nutrition et les sécrétions sont augmentées ou modifiées : c'est de cette manière que la nature peut quelquefois se débarrasser elle-même de la cause du mal, mais souvent aussi le travail de l'organisme ne fait qu'augmenter le danger.

Quand on dit, donc, que le médecin ne peut rien faire sans le secours de la nature ; il faut entendre, par ce mot *nature*, le travail de l'organisme, auquel, sans doute, le médecin ne peut suppléer s'il vient à cesser ; mais c'est à lui à le diriger d'une manière convenable : c'est ainsi que, dans le cas d'un épanchement pleurétique, il cherche à mettre en jeu les vaisseaux absorbans pour débarasser la plèvre du liquide qui la remplit. Mais, nous le répétons, les efforts du mé-

decin ne sont pas toujours heureux : quand un organe est détruit il ne peut pas le reproduire; quand la vie est épuisée, il ne peut pas la renouveler; trop souvent aussi les moyens de remédier au mal lui sont inconnus.

S'ensuit-il cependant que l'on doive regarder la médecine comme inutile et laisser agir la nature? Non, sans doute, car les succès de la première fussent-ils encore plus rares, ceux de la nature le seraient bien davantage. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'histoire des peuples chez lesquels la médecine est encore dans l'enfance; si la nature était plus puissante que l'art, la mortalité devrait augmenter à mesure que la civilisation fait des progrès, et c'est le contraire qui a lieu. L'accroissement rapide de la population chez les peuples modernes est dû en grande partie aux progrès de la médecine; on n'observe plus que chez les nations sauvages ces épidémies terribles qui anéantissent des peuplades entières, et contre lesquelles ils n'ont d'autre ressource que la fuite. Est-ce la nature qui réduit un os luxé ou fracturé? qui termine le supplice d'un calculeux? qui détourne le sang du cerveau d'un apoplectique? qui neutralise les effets des poisons? C'est la nature qui nous a gratifié de la syphilis et de la variole, et c'est la médecine qui les guérit! Grâces aux règles de l'hygiène nos vaisseaux font le tour du monde sans qu'un seul homme soit attaqué du scorbut; la peste, qui décimait l'Europe, est reléguée chez les barbares; les miasmes les plus délétères sont détruits, comme par miracle, par quelques gouttes d'une liqueur que nos pères auraient prise pour un produit de la magie.

Qu'on cesse donc de dire que la médecine est inutile, parce qu'elle n'a pas un remède prêt pour tous les maux! « Il est vrai, dit Voltaire, que rien n'est plus ridicule que de voir le nombre infini de femmelettes ou d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bu, trop joué, trop veillé, appeler auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'invoquer comme un Dieu, lui demander le miracle de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé. Il n'est pas moins vrai qu'un bon médecin peut nous sauver la

vie en cent occasions et nous rendre l'usage de nos membres. Un homme tombe en apoplexie, ce ne sera ni un capitaine d'infanterie, ni un conseiller à la cour des aides qui le guérira. Des cataractes se forment dans mes yeux, ma voisine ne les levera pas ; je ne distingue point ici le médecin du chirurgien, les deux professions ont été longtemps inséparables. Des hommes qui s'occuperaient de rendre la santé à d'autres hommes par les seuls principes d'humanité et de bienfaisance seraient fort au-dessus de tous les grands de la terre, ils tiendraient de la divinité ; conserver et réparer est presque aussi beau que faire. Le peuple romain se passa plus de cinq cents ans de médecins ; ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer, et ne faisait nul cas de conserver la vie. Comment donc en usait-on à Rome quand on avait une fièvre putride, une fistule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine, etc.? On mourait. »

Conserver la santé et guérir les maladies ne sont pas les seuls services que la médecine rend à l'humanité ; elle instruit aussi les hommes et les éclaire. Observateur attentif des phénomènes de la nature et de l'organisation de tous les êtres, le médecin, plus que tout autre, est frappé de la puissance du créateur; mais habitué à remonter des effets aux causes, à tout éclairer du flambeau de la raison, il rejette les croyances superstitieuses ; il fait voir aux hommes que si les sciences et les arts leur fournissent les moyens de conserver leur santé, c'est aussi en s'éclairant qu'ils peuvent parvenir au bonheur.

Le médecin seul connaît l'homme, son organisation, ses facultés et ses penchans ; c'est donc à lui seul qu'il faut avoir recours, non-seulement pour traiter les maladies, mais encore toutes les fois qu'il s'agit de gouverner les hommes ou de juger leurs actions. Le législateur et le magistrat devraient être médecins. En effet, le législateur se propose de réprimer et de détruire les penchans vicieux de l'homme, de favoriser ceux qui peuvent le rendre heureux, de diriger enfin l'usage de toutes ses facultés, de manière à en obtenir la plus grande somme de bonheur possible. Comment parviendra-t-il à ce but, s'il

n'a fait une étude spéciale et profonde du physique et du moral de l'homme ? Et, pour le dire en passant, si les institutions politiques sont en général si imparfaites et si éloignées du but qu'elles devraient atteindre, le bonheur général, c'est qu'elles ont pour base des théories plus ou moins erronées, et qu'on n'a pas même pensé à la seule qui devait leur servir d'appui, la connaissance de l'organisation de l'homme, de ses penchans et de ses facultés.

Plus sage que le législateur, le magistrat appelé à juger les actions des hommes a senti la nécessité de s'entourer des lumières de la médecine. Et qui pourrait méconnaître les services qu'elle a rendus dans ce cas ? Elle éclaire de son flambeau les crimes les plus cachés : en vain l'empoisonneur a cru que le temps et les entrailles de la terre avaient soustrait sa victime à tous les regards, le médecin l'arrache du séjour des morts, suspend le cours de sa destruction ; son œil scrutateur découvre un atôme du poison, et vient convaincre de son crime le meurtrier frappé de surprise et d'épouvante (1). D'autres fois, non moins utile, il arrête le glaive des lois prêt à frapper un innocent ; éclairée par ses avis, la justice ne voit plus qu'un malheureux digne de pitié, au lieu d'un monstre qu'elle croyait devoir étouffer. Parlerai-je des cas où l'avenir d'un enfant, sa fortune, son rang dans la société dépendent de la décision d'un médecin ? de ceux où il venge l'honneur d'une vierge outragée ; où il rassure la tendresse alarmée d'un époux ? Mais il y a long-temps que les services de la médecine légale ont été appréciés, et les travaux d'un illustre professeur de cette École les ont rendus encore plus précieux.

Quelle science plus propre que la médecine à donner des leçons de philosophie ! Confident de toutes les douleurs, le médecin regarde du même œil tout être souffrant, et tous les hommes sont égaux à ses yeux. Il voit ceux qu'entourent les richesses et les honneurs im-

(1) On sait que M. *Orfila*, à la requête du procureur du roi, fit exhumer au bout de trente jours le cadavre du nommé Boursier, et démontra la présence de l'arsénic dans les intestins.

plorer son secours contre les maux qui les font descendre de leur hauteur imaginaire; le roi, que consume la fièvre, n'est pour lui qu'un homme; mais aussi le malheureux que la pitié publique confie à ses soins est encore un homme. Instruit des faiblesses de l'esprit humain, de l'influence que le désordre des organes exerce sur les facultés intellectuelles, il apprend à être tolérant, et le criminel est souvent pour lui un objet de pitié.

Qu'elle est noble et belle cette science qui guérit et soulage tous les maux de l'homme; qui veille sur sa vie et sur son honneur, qui lui apprend à se connaître et à étudier ses rapports avec la nature entière! Que son étude a d'attraits pour le jeune médecin, et qu'il est fier du ministère qu'il est appelé à exercer! mais aussi qu'il est promptement désanchanté en entrant dans le monde! il croyait être accueilli comme un bienfaiteur et un ami, et il ne rencontre souvent qu'indifférence et dédain; il est détrompé tout à la fois par son art même, par le public et par ses confrères.

Transporté des bancs de l'école au lit des malades, il reconnaît bientôt l'insuffisance des théories; non pas, comme on l'a dit, qu'il doive oublier auprès des malades ce qu'il a appris dans l'école; les théories sont insuffisantes, mais non inutiles; elles sont pour lui des guides nécessaires, mais qui l'égareraient souvent s'il n'était en même temps éclairé par sa propre expérience. Ce que n'ont pu lui donner, ni la lecture des auteurs, ni les leçons de ses maîtres, c'est le tact médical, c'est cette justesse et cette promptitude de jugement qui lui font démêler les symptômes des maladies; c'est cette hardiesse sans témérité qui lui est nécessaire pour appliquer sans délai un remède d'où dépend la vie ou la mort de son semblable. Ces qualités, il ne peut pas les acquérir même dans les hôpitaux; là, il se repose sur la parole du maître, ne voit que par ses yeux, n'agit que sous sa direction; mais quand il se trouve seul au lit du malade, quand c'est à lui qu'une mère, un fils, un époux, confient les jours de ce qu'ils ont de plus cher; c'est alors qu'il sent tout le poids de la responsabilité qui pèse sur lui. Aussi, avec quel soin il examine ses

premiers malades ; comme il veille attentivement sur eux, comme il suit avec inquiétude les effets de ses prescriptions ! Mais son savoir et son zèle sont bien mal appréciés.

C'est un grand malheur pour les médecins, que les gens du monde n'aient pas la moindre teinture de leur science. Il n'y en a pas que le vulgaire ignore plus complètement, et sur laquelle cependant il raisonne avec plus d'assurance. Si, dans les colléges, au lieu d'employer huit ou dix années à l'étude du grec et du latin, on en consacrait quelqes-unes à l'étude de l'homme, on n'entendrait pas les gens du monde, même les plus instruits, parler d'une manière si étrange, de physiologie et de médecine ; le malade et son médecin auraient un langage commun ; ils s'entendraient mieux, et le malade se soumettrait avec moins de répugnance et plus d'exactitude à un traitement dont il comprendrait mieux l'utilité. Mais il n'en est pas ainsi, et les gens du monde sont tout à fait incapables d'apprécier le mérite de leurs médécins, au grand préjudice des uns et des autres. De là ces préjugés et ces accusations contre les hommes qui ont consacré leur vie à l'étude des maladies, et cette confiance aveugle dans les charlatans. On croit, dans le monde, que les médecins se félicitent d'exercer un art inconnu du vulgaire, et dont le mystère dérobe leurs fautes à tous les yeux ; c'est encore une erreur. Si le mystère est favorable à l'ignorance, le vrai médecin voudrait pouvoir opérer au grand jour. Il serait bien plus avantageux pour lui comme pour le malade, que celui-ci fût capable d'apprécier les soins qu'on lui donne ; il verrait que tous les efforts de la médecine tendent à le soulager sans pouvoir lui nuire ; il saurait, il est vrai, que les ressources de l'art sont bornées ; mais que, s'il y a pour lui quelque moyen de guérison, il est entre les mains des hommes instruits, et non dans celles d'un charlatan.

Cependant c'est du public que dépend la réputation du médecin ; aussi, que de réputations usurpées ! que de jugemens erronés ! La réputation du médecin n'est souvent pas le prix de son zèle et de son

mérite, mais l'effet du hasard et du caprice. Que la plus grande prudence guide donc ses premiers pas dans la carrière ; car s'il perd ses premiers malades, c'est lui seul qu'on accuse d'un malheur inévitable, et qu'il a retardé de tout son pouvoir. Si, au contraire, il obtient du succès, quoi que la maladie fût peu grave, et que ses soins aient peu contribué à la guérison du malade, sa réputation peut en être beaucoup augmentée.

Qu'il ne croie pas cependant que, dans les cas mêmes où les malades lui doivent la santé et la vie, leur reconnaissance sera proportionnée à de tels services, il serait cruellement désabusé ; la mort du malade est attribuée au médecin, la guérison à la nature !

« Guérir une maladie et gagner une bataille, a dit un médecin orateur, sont deux évènemens presque semblables, que l'ingratitude et l'envie travestissent l'un et l'autre pour diminuer la victoire, et pour en attribuer l'honneur à toute autre cause qu'au talent du général et du médecin. »

Tant que la mort plane sur leur tête, les malades invoquent le médecin comme un Dieu tutélaire ; ils interrogent ses regards, et ses paroles sont pour eux des arrêts : mais ont-ils ressaisi la vie, ils renient le Dieu qu'ils avaient adoré, et c'est beaucoup encore s'ils n'ajoutent pas le blasphême à l'oubli. Qu'a fait pour eux le médecin, disent-ils? Quelquefois il s'est borné à dire qu'il ne fallait faire aucun remède, ou ceux qu'il a ordonnés étaient incapables de produire un effet décisif. Souvent sa décision a été prononcée en quelques mots ; comme si la médecine ne consistait pas autant à préserver de ce qui est nuisible, qu'à donner des remèdes actifs ! Croyez-vous donc que le médecin n'ait pas besoin d'autant de sagacité et d'instruction pour reconnaître qu'il doit s'abstenir de tout remède, que pour écrire une longue ordonnance ? Il est vrai que souvent quelques mots déciden t de votre vie ; mais, pour prononcer avec certitude ce peu de mots, pour répondre *oui* ou *non* aux questions que vous lui adressez, le médecin a dû se livrer à de longs et pénibles travaux. Vous n'êtes pas

juges compétens de sa conduite ; vous êtes incapables d'apprécier les motifs qui le font agir, et les moyens qu'il met en usage. Les remèdes qui vous paraissent les plus simples sont souvent ceux qui produisent le meilleur effet. De deux choses l'une : si les secours de la médecine vous semblent inutiles et impuissans, passez-vous de médecins ; mais si vous n'avez pas le courage d'attendre la mort sans chercher à l'éviter, il faut vous soumettre en aveugles aux décisions de la médecine.

Cependant, il faut le dire, il est peu de personnes éclairées qui ne reconnaissent aujourd'hui l'utilité de la médecine ; et d'ailleurs, ceux mêmes qui sont les plus ardens à l'accuser, ne sont pas les derniers à implorer son secours. Pourquoi donc l'art de guérir n'occupe-t-il pas le rang qui devrait lui être assigné au-dessus de tous les autres ? Qui faut-il accuser du peu de considération accordé aux médecins en général ? Les médecins eux-mêmes. Pour prétendre à toute la considération qui leur est due, il faut qu'ils sentent eux-mêmes la dignité de leur ministère, et qu'ils s'abstiennent surtout de tout ce qui tend à le compromettre et à l'avilir. Une des causes qui ont le plus contribué à l'avilissement de la médecine, c'est le peu d'union des médecins entre eux. Répandus dans la société, la plupart agissent isolément chacun dans leur intérêt particulier, et ne font rien dans l'intérêt et pour l'honneur du corps auquel ils appartiennent ; bien loin de là, ils s'accusent réciproquement auprès des malades ; ils croient acquérir leur réputation en détruisant celle de leurs confrères. Aveugles qu'ils sont, ils ne voient pas que les traits qu'ils lancent sur autrui retombent sur eux-mêmes ! On compare souvent, dans le monde, les médecins et les avocats ; ceux-ci ont sur les premiers un grand avantage ; c'est leur esprit de corps. Chacun d'eux concourt pour sa part à la considération générale, et le corps entier veille sur l'honneur et la considération de ses membres, sans gêner en rien leur indépendance. Pourquoi n'en est-il pas de même parmi les médecins ? Ceux qui, par leurs talens ou leurs places, se trouvent à notre tête, de-

vraient sentir l'importance de ce *consensûs* général, et faire usage de leur pouvoir et de leur crédit dans l'intérêt commun. Qu'ils veillent à ce que tous ceux qui sont honorés du titre de médecin s'en montrent dignes par leur savoir et leur caractère ; que tous les médecins ne forment qu'un corps uni par le sentiment de ses devoirs et de sa dignité; qu'ils conservent, dans le monde et auprès du pouvoir, l'indépendance qui doit être l'apanage de leur profession, et bientôt la société, persuadée que ce sont les hommes le plus véritablement savans et les plus utiles, leur accordera le degré d'estime et le rang qui leur est dû.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* DE MERCY).

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Ibid.*, *aph.* 13

III.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5

IV.

Qui sæpè et vehementer, absque manifestâ causâ, animo linquuntur, ex improviso moriuntur. *Ibid.*, *aph.* 41.

V.

Solvere apoplexiam, vehementem quidem, impossibile : debilem verò, non facile. *Ibid.*, *aph.* 42.

VI.

In febribus, ex somnis pavores, aut convulsiones, malum. *Sect.* 4, *aph.* 67.